

souveraine qui semble tomber de chaque arceau. Là, elle se sentait défendue contre toutes les agitations de la vie, et, les coudes sur son prie-Dieu, la tête dans les mains, elle puisait dans la prière la force d'accomplir la tâche du lendemain.

— Mon Dieu, disait-elle, ce qui compte là-haut, ce n'est pas le bonheur, mais le devoir accompli.

Puis encore, elle reprenait :

— Heureuse l'âme qui sait planer, qui met sa joie dans le devoir, dans le travail : l'amour n'a qu'un printemps, et le travail donne une paix qui ne finit jamais.

Mais Germaine était jeune ; malgré sa précoce raison, ses vingt ans avaient une foi robuste dans cette céleste consolation qui se nomme l'Espérance ; et bientôt, se souvenant de tout l'amour que lui portait Gaston, elle murmurait en achevant sa prière :

— Pourtant le bonheur est une belle chose... Ah ! si Dieu le voulait !... Il est puissant et j'aurais tant de reconnaissance !

Miss Mac-Bayle n'ignorait aucune des pensées de son amie, car la correspondance était toujours active entre les deux jeunes filles. Elle songeait donc à Germaine, tandis que, du regard, elle interrogeait l'horizon immense où s'estompait la silhouette neigeuse des monts Cheviot.

Comment avait-elle pu vivre loin de ce beau pays, vivre dans la fièvre, dans la futilité, dans la dissipation.

Et, comparant l'heure présente aux années qui l'avaient précédée, elle fit le compte de ses jours de joie, et de ses jours d'ennui profond. La somme des uns était bien inférieure à celle des autres ; mais alors, c'est donc vrai ; ce bonheur qu'on croit insaisissable, qu'on se laisse à poursuivre, habite en nous, dans la sphère élevée de notre âme.

Elle l'avait cherché sur toutes les mers européennes, dans toutes les capitales de l'Occident. Le *White-Swan* avait volé, comme un oiseau à l'aile rapide, des côtes écossaises aux côtes italiennes, des rivages de la Provence aux rivages de l'Espagne ; et, partout, Margaret avait trouvé le vide, l'ennui, quand le bonheur était là tout près, dans l'occupation sérieuse, dans un acte de charité, dans une belle lecture de l'âme.

Le bonheur, elle comprenait maintenant combien peu d'espace demande cet envoyé céleste. Comme le grillon, il aime le calme du foyer. Le bonheur a bien des formes ; et, tour à tour, l'Écossaise les passait en revue, s'arrêtant surtout à l'une d'elles, s'y attardant.

— Le bonheur, murmurait-elle avec un sourire rêveur ; mais c'est surtout de marcher dans la vie en s'appuyant sur un bras robuste, c'est d'être guidés par une intelligence supérieure, c'est de se confier entièrement à un cœur généreux...

Et Marc, balbutiait-elle encore, Marc est tout cela : intelligence d'élite, tendresse forte.

Puis, se levant avec brusquerie, comme mécontente de revoir l'image qui, depuis quelques semaines, hantait son esprit :

— Allons, dit-elle, tout est passé ?... Marc est loin... Il a fui ma fortune... Il m'oubliera sans doute... Brisons donc de tels souvenirs, quand ils ne font que désenchanter la vie.

Et, suivie de Toby, elle regagna Castle-Oak, le manoir des beaux chênes.

Mais, lorsque la sympathie s'éveille dans un cœur de jeune fille, dans un cœur jeune, ardent, chaleureux, ne va-t-elle pas chaque jour grandissant ?

Le printemps avait passé ; alors était venu l'été avec ses riches moissons, ses fleurs

éclatantes ; et Margaret, toujours de plus en plus, songeait à Marc.

Nous la retrouvons, par un beau jour de juillet, chevauchant à travers la campagne, tandis que son jeune groom la suivait à distance.

Elle galopait entre les taillis, humant l'air regardant ce qu'en Écosse on appelle de petits voyageurs, *little travellers*, graines ailées, voltigeant, aériennes et légères, sous le bleu du ciel. Parfois elle pressait leur course d'un coup de sa cravache le duvet s'élevait plus haut, avec une courbe gracieuse, et elle lui disait :

— Vole... vole, vers tous ceux que j'aime !

Quel temps splendide ! qu'il faisait bon vivre !

Puis, soudain, entre les haies vives, sous un dôme de tilleuls odorants, elle aperçut une source toute semblable à celle de Saint-Efflam.

Miss Mac-Bayle se pencha sur ses eaux, et se mit à sourire en songeant à son ancien désespoir. Que ce temps était loin, et que de mobilité dans l'âme humaine !...

Au détour du sentier ombreux, la jeune fille se trouva devant une vallée aux vastes horizons. Si loin que s'étendait son regard, elle ne voyait qu'une houle immense d'épis murs. Le soleil dardait sur ces flots d'or ; c'était l'heure de la grande chaleur, l'heure où la fatigue est venue. Quelques moissonneurs dormaient sous un chêne ; mais l'un d'eux, debout, le visage énergique, comme bravant le dur labeur, moissonnait encore, moissonnait toujours.

Parfois, cependant, vaincu pour un instant, le malheureux ouvrier des champs arrêta le continu mouvement de ses bras, poussait un soupir de suprême lassitude, passait sur son front trempé de sueur sa main halée ; puis la faux se remettait à courber les épis dans un perpétuel balancement.

Margaret reconnaissait le faucheur. Il se nommait Fox ; sa femme était morte l'hiver précédent, lui laissant une nombreuse famille.

— Pauvre Fox ! murmurait la jeune fille ; il travaille sans relâche... Et pour prix de ce rude labeur, ce soir ses enfants auront-ils seulement un morceau de pain ?...

— Si je montais chez lui ? fit-elle après un instant de réflexion.

Le village s'acrochait à la montagne comme un nid d'hirondelles au sommet d'un clocheton. Confiant Seymour au jeune groom, Margaret se mit à gravir le sentier.

Elle était toujours admirablement accueillie par les montagnards. Les highlanders ressemblent à leur pays, à ce sol rocailleux et résistant ; mais, sous les dures surfaces, on trouve des êtres naïfs et bons.

Ce jour-là le village était désert, tous travaillaient à la moisson. Seul, un misérable idiot, assis sur un banc de pierre, balançait lentement sa tête en riant au ciel bleu. Plus loin, une montagnarde, au visage ridé, presque une centenaire, chevrotait une plaintive complainte en la rythmant de son rouet.

Vie de travail ; vie de misère : les cheveux sont blancs, la tête branlante, les mains bien lasses, et jusqu'à la mort, il faudra rouler le fil sur l'étroit fuseau.

Le bon cœur de Margaret se gonflait de cette courageuse misère.

Elle venait d'atteindre le cottage de Fox.

Dès l'abord on devinait qu'une main de femme y manquait. On marchait sur l'aire sèche et raboteuse ; des bottes d'herbes médicinales pendaient sans ordres aux poutres enfumées. Quelques assiettes à fleurs, aux bords ébréchés, reposaient sur la table de bois grossier.

Mais ce qui attira plus l'attention de la

jeune fille, ce fut d'abord un grand lit aux rideaux de cotonnade sur lequel gémissait un paralytique, puis un berceau antique d'une mode d'autrefois, où dormait un tout petit. Lequel était le plus faible, du grand-père ou du jeune enfant ?

Margaret s'approcha de l'infirme et d'une voix douce :

— C'est votre petite-fille ?...

— Oui bégaya-t-il.

— Et vous restez ainsi seuls tous les deux ! quelle imprudence !

Le paralytique essaya vainement de se redresser sur sa couche ; cette faiblesse faisait mal à voir, et contrastait avec la tête à caractère de montagnards. Il paraissait accablé.

— Où sont donc vos autres petits enfants ? reprit miss Mac-Bayle.

Et lui, lentement, difficilement, la langue épaisse :

— John et Dick sont en forêt ; Kate et Betzy glanent dans les champs... Il faut bien vivre.

— Gagner leur vie ! songeait Margaret, gagner leur vie ! et l'ainé n'a pas encore dix ans !

— Et vous restez ainsi seul tout le jour, avec ce nouveau-né ?

— Ma bru est morte, répondit amèrement le vieillard.

Miss-Mac-Bayle s'approcha curieusement du berceau antique, et regarda longtemps ce petit être récemment éclos à la vie, tout rond, tout blanc, tout rose, et dormant à poings fermés. Il avait de tout petits cheveux blonds et soyeux, qui sortaient de son bonnet, et qui déjà s'arrondissaient dans un commencement de boucles ; les petites lèvres s'agitaient, comme si elles dégustaient en rêve une goutte de lait. Puis, tout à coup, les mains mignonnes se crispèrent, le corps du nouveau-né se raidit, et l'enfant éveillée entrant dans une grande colère, se mit à pousser des cris perçants.

— Pauvre Lissy ! elle va pleurer bien longtemps, fit le paralytique ; elle n'a personne pour la balancer.

Mais déjà Margaret avait enlevé ses longgants de Suède, jeté au loin sa cravache à pomme d'argent ; et, doucement, elle agitait le petit berceau.

A quoi songeait-elle en apaisant ainsi l'enfant du pauvre Fox ?...

Elle songeait à bien des choses. Elle voyait le père couchant sans relâche la moisson mûre et elle se disait :

— Il prendra un peu de repos ; Il viendra passer une heure près de l'aïeul et du berceau.

Elle songeait à la vieille fileuse et elle murmurait :

— L'octogénaire ne tournera plus du matin au soir le fuseau qui la blesse.

Elle songeait aux jeunes travailleurs qui fagotaient dans la forêt, et qui glanaient dans les champs, et encore elle reprenait :

— Kate restera dans le cottage, et soignera l'aïeul et la petite sœur.

Margaret berçait toujours, et la mignonne dormeuse fermait les paupières, tandis qu'un sentiment délicieux pénétrait l'Écossaise. Une grande lumière jaillissait de son cœur à sa pensée.

— Oh ! mes bank-notes, que je vous aime ! Je vous aime autant que je vous m'apprisais jadis... C'est qu'alors je vous méconnaissais. J'ignorais les vraies joies que vous pouvez donner.

Et, devenant rêveuse :

— Mais cette fortune, dont la Providence m'a fait la dispensatrice, je dois la confier à une main loyale, à une main qui saura remplir la divine mission.